

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 6 NOVEMBRE 1846.

No 79

LE CHOLÉRA ET LES JÉSUITES.

Suite et fin.

Nous avons reproduit dans nos derniers numéros un extrait d'un ouvrage de M. Neutement, où cet écrivain distingué fait ressortir ce qu'il y eût d'héroïque dans la conduite de l'Archevêque et du clergé de Paris, lorsque le choléra sévissait dans cette grande ville. Le morceau que nous donnons aujourd'hui vient naturellement se placer à la suite de celui que nous avons déjà reproduit ; il a pour objet de faire connaître la conduite du clergé romain et surtout des Jésuites, lorsque le choléra éclata dans Rome. Ce morceau est extrait du sixième volume de l'excellent ouvrage de M. Crétineau-Joly, intitulé : *Histoire politique, religieuse et littéraire de la Compagnie de Jésus*.

« Le choléra avait porté ses ravages sur plusieurs empires. Rome justement alors s'était vue épargnée ; tout-à-coup le fléau vagabond tombe à ses portes. On a dit, et les journaux anti-catholiques de France et les feuilles protestantes d'Allemagne se sont fait les complaisants échos de ces imputations, on a dit qu'à l'approche du choléra, la cour romaine, les princes, les matrones de la ville, les médecins et le clergé avaient été saisis d'un de ces sentimens qui rendent lâches en face d'un devoir sacré. Le Pape, ajoutait-on, caserné dans son palais, entouré de gardes, est resté impassible, il a craint le contact de son peuple, et le serviteur des serviteurs de Dieu, qui doit abaisser la tiare devant les souffrances chrétiennes, et le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, oublia ces glorieux titres à l'aspect du danger. L'effroi du Pontife réagit sur son gouvernement ; les médecins n'osèrent plus secourir les cholériques ; les Prêtres, les Jésuites surtout, reculèrent lorsque les moribonds les appelaient à leur agonie comme les anges des dernières consolations.

« Tels furent les récits que la haine fit circuler : on calomnia jusqu'au dévouement des femmes, que l'excès de la terreur rend intrépides ; on exagéra la dureté de cœur des riches, afin d'insinuer aux pauvres que l'Eglise catholique est une marâtre sans entrailles. Pour frapper l'imagination des multitudes, on compara les désolations du siège de Jérusalem avec les apathiques désespoirs de Rome, et Rome l'emporta en misère de toute nature. Cette accusation systématique d'inhumanité, ces cordons sanitaires de honte jetés entre les larmes d'un vieux Pontife et les douleurs de ses sujets eurent quelque chose de si profondément cruel, que le *Diario di Roma*, moniteur pontifical, qui a passer tant d'outrages sur la triple tiare, ne se croit plus tenu à garder le silence dont la sagesse du Pape lui fait une loi. Il se plaint sans amertume ; sur les lieux mêmes il raconte ce qui se passe en réalité. Le mot d'ordre était donné sur toute la ligne anti-catholique ; aucun journal ne songe à rétracter ou à prouver ses assertions.

« Les faits étaient cependant bien simples. A peine le fléau indien eût-il envahi l'Europe, que Grégoire XVI ordonne aux docteurs Cappello et Lupi, deux des médecins les plus distingués de Rome, de partir pour Paris et d'observer la marche, les progrès de l'épidémie et les moyens curatifs à employer. Des précautions pleines de prudence sont adoptées par le Cardinal Gamberini, Ministre de l'intérieur. Le cardinal Sala, président de la commission de santé publique, ouvre de nouveaux hospices. Par ordre de Grégoire XVI, on crée des ambulances dans chaque quartier, on indique des maisons de secours où les médecins seront en permanence. Ils devaient avoir soin des corps ; le Pape veut se reposer sur les Jésuites seuls du soin des âmes. Les Jésuites s'établissent infirmiers et aumôniers de ces hôpitaux. Le Servite Moralli, par ses exhortations, forme une compagnie de Dames de la Charité qui, tout en vivant dans le monde, se dévouèrent aux œuvres de la bienfaisance chrétienne.

« A l'aspect de tant de préparatifs quelques citoyens se sentent dominés par la frayeur ; d'autres calculent peut-être que le choléra doit être l'auxiliaire de leurs vengeances particulières ou de leurs rêves politiques. Une proclamation de Ciacchi, gouverneur de la ville, intimide les méchants et rassure les bons. Les bons étaient à Rome en immense majorité. Comme les autres peuples sur lesquels le joug sacerdotal ne pèse plus, et qui se croient appelés à faire avancer la civilisation, les Romains ne conçurent pas la pensée que le gouvernement avait intérêt à les empoisonner. Ils ne se précipitèrent pas sur les médecins pour les déchirer dans de fanatiques désespoirs ; ils n'accusèrent point les passans d'être les auteurs du fléau ; ils ne virent point des magistrats municipaux saisir ce lugubre moment pour dénoncer un parti aux colères de la foule. Le choléra assiégeait la cité pontificale ; ses habitans ne s'entretenaient pas en s'accusant de crimes. Ils furent plus éclairés

ou mieux dirigés que d'autres nations qui plus tard les calomnièrent.

« Ce mal inconnu était tombé sur Londres, sur Paris et sur Madrid, les trois capitales de la régénération constitutionnelle, et il avait vu la multitude se livrer à de tels excès d'effroi et de fureur que pour en retrouver la trace, il faut remonter par le souvenir jusqu'aux siècles d'ignorance et de barbarie. Ici, l'on massacrait sans pitié les hommes généreux qui se jetaient entre le choléra et le peuple ; là, on prélevait par l'émeute aux funérailles que l'épidémie allait confondre dans la même stupeur ; c'était à Londres, c'était à Paris et à Madrid qu'éclataient de semblables transports ; à Rome rien de pareil n'est signalé. La foule s'agglomère dans les églises, elle entoure les chaires, elle assiège les confessionnaux, elle prie de la voix, elle prie du cœur. Le Cardinal Odescalchi, vicaire du Pape, a voulu conjurer le fléau en faisant descendre le calme dans les âmes. Le peuple s'est préparé à la mort, et dans une procession solennelle, il se met sous l'invocation de la Sainte-Vierge. Afin de rassurer les esprits, une procession sera toujours plus efficace à Rome qu'une émeute à Paris. L'image de sainte Marie Majeure est transférée de la Basilique à l'église des Jésuites. Cette translation, annonçant le péril dont est menacée la capitale du monde chrétien, a été ordonnée par Grégoire XVI, pour désigner les enfans de saint Ignace comme les représentans de la charité pontificale. Le Pape, entouré des Cardinaux, des Sénateurs et des Magistrats, voulut se joindre au cortège, et, sous une chaleur étouffante, il suivit à pied la procession s'avancant à travers les flots pressés d'une foule résignée.

« Ce fut un moment solennel que celui où, sur la place du Gesù, le général de la compagnie reçut, en présence de la cour apostolique, le précieux dépôt en qui les Romains ont foi. De tous les points de la ville on accourait à l'église des Jésuites. Le peuple s'était relevé de ses terreurs ; on lui avait appris à envisager le danger sans pâlir ; il l'attendait avec fermeté. Le mal se déclara, et aussitôt les hommes de l'art prévirent que ses ravages seraient affreux. Le 20 août 1837, il éclatait dans tous les quartiers, il frappait indistinctement sur toutes les classes. Les princesses Christine Massimò et Chigi en furent les premières victimes. La mort planait sur la cité sainte. Le 2 septembre, à l'heure même où le choléra sévissait avec le plus d'intensité, le Pape visite chaque rue de Rome, afin de bénir, de consoler et d'encourager cette population, qui tend les bras vers lui. L'attitude de Grégoire XVI était triste, mais calme. Il avait ouvert le trésor obéré de l'Eglise ; il demandait qu'on y puisât à pleines mains, car le Père commun ne voulait pas laisser mourir ses enfans sans secours. Si quelques membres du clergé séculier, ainsi qu'un certain nombre de médecins, avaient hésité dans le commencement, l'exemple du Pape, des Cardinaux, des princes et des moines, triompha de cette pusillanimité. Bientôt il n'y eut plus dans Rome qu'une rivalité de zèle et de sacrifices. Les Dominicains, les Franciscains, les Religieux de St-Camille de Lellis, les Chanoines réguliers affrontaient la mort comme un soldat brave le danger sur le champ de bataille. Au milieu d'eux, ou plutôt à leur tête, les Jésuites ne trahirent pas la confiance que Grégoire XVI et les Romains témoignaient à l'institut. Il fallait une vigilance de toutes les minutes, des secours abondants, une activité sans exemple pour coordonner tous les devoirs. On entend les Pères solliciter la bienfaisance du riche ; on les voit pénétrer dans les quartiers indigens, porter les malades sur leurs épaules, distribuer à chaque famille des soins de toute espèce, adoucir les derniers momens de ceux qui expirent, et soutenir par leur courage l'énergie s'affaissant sous la douleur. Un écrivain royaliste exilé de France avait reçu à Rome une hospitalité que tous les partis réclamaient, et qui ne leur est jamais déniée. Cet écrivain se nommait Bérard. Le besoin l'avait fait médecin ; la reconnaissance double l'activité de son zèle. Confondu parmi les Jésuites, toujours avec eux au plus fort du péril, il échappa comme eux à la contagion ; comme eux, il devient une preuve vivante que l'intrépidité est le meilleur des préservatifs.

« Neuf mille trois cent soixante-douze citoyens furent atteints par le fléau : cinq mille quatre cent dix-neuf périrent. Le 11 octobre, le choléra avait disparu. au milieu des transports de joie qui éclatèrent à cette nouvelle, le Pape n'oublia pas qu'il était le père des veuves et des orphelins. L'archevêque de Paris, Hyacinthe de Quelen, dont le palais fut sacragé et la vie mise à prix par la révolution, avait adopté tous les enfans que la mort laissait sans